

« Même pas peur de la peur ! »

Philippe Meirieu

Les sentiments des petits ne sont pas des petits sentiments.

Korczak, le pédagogue polonais mort à Treblinka pour n'avoir pas voulu abandonner les enfants juifs de l'orphelinat qu'il avait créé dans le ghetto de Varsovie, l'auteur de la première « déclaration des droits de l'enfant » dans les années 1920, n'a cessé de le répéter : l'enfant est un être à la fois inachevé et complet.

Inachevé car il vient au monde infiniment démuni : alors que le petit chat sait faire sa toilette sans que sa maman le lui apprenne, alors que l'abeille porte son régime politique dans ses gènes – nul n'a jamais vu une abeille démocrate, la petite abeille naît royaliste ! -, l'enfant a besoin d'être éduqué. Tout seul, « naturellement », il ne sait rien faire ! Et il n'est pas d'exemple, dans l'histoire, d'un enfant qui ait pu accéder au statut d'adulte sans l'aide d'autres humains, déjà adultes. Et, pendant ce temps consacré à ce qu'on nomme « l'éducation », l'enfant a besoin d'être protégé : protégé des agressions physiques et psychiques, protégé de ce qui serait susceptible de le détruire ou de compromettre son développement. Il a besoin qu'on l'accompagne et qu'on le nourrisse, sur le plan biologique comme sur le plan affectif et intellectuel : il ne sait ni ne peut trouver tout seul sa nourriture. S'il le savait, c'est qu'il serait déjà éduqué.

Mais, pour autant, l'enfant n'en reste pas moins un *être complet* : complet en ce qu'il est porteur de toutes les dimensions de « l'humaine condition » ; complet en ce qu'il est, d'emblée, partie prenante d'un écosystème familial que son arrivée modifie radicalement ; complet, surtout, en ce qu'il est un sujet qui ressent des émotions et dispose d'une volonté, un sujet qui pense – certes différemment des adultes ! – et décide d'agir de telle ou telle manière – même si ses « raisons » n'appartiennent pas au registre des justifications habituelles des grandes personnes. L'enfant est, d'emblée, un être complet parce qu'il est un sujet en interaction avec un milieu. C'est un petit d'homme qui se construit dans un dialogue permanent entre son intériorité et les événements auxquels il se trouve confronté. Et c'est un petit homme parce qu'il est, au présent, impliqué dans chacun de ses faits et gestes. Qu'on l'observe bien : il est engagé, pleinement, dans ses moindres borborygmes comme dans ses moindres demandes. Et, même si nous peinons parfois à le croire, il est bien là. A côté de nous. Face à nous...

La leçon de Pinocchio

Souvenons-nous, à cet égard, de Geppetto qui hérite, un jour, d'une vieille buche de bois et décide d'en faire, de ses propres mains, « *un beau pantin de bois, mais un pantin merveilleux, qui saurait danser, manier l'épée et faire le saut périlleux* ». « *Je ferai le tour du monde avec ce pantin, pour gagner mon quignon de pain et mon verre de vin* », explique Geppetto. Et le voilà qui se met à sculpter une marionnette qu'il nomme Pinocchio. Jusqu'à l'étrange surprise : la bûche se met à pousser un petit cri. « *Mais, d'où peut bien sortir cette petite voix qui dit « Aie ! » ? Il n'y a pourtant personne ici !* » Geppetto ne peut pas, ne veut pas croire que ce qu'il fabrique est, en réalité, « quelqu'un ». Il fait mine de ne pas entendre et, quand la bûche de bois réitère sa plainte, il s'obstine : « *Pour le bien de notre œuvre, faisons semblant de ne pas nous en apercevoir et continuons à travailler !* » Il faut poursuivre la besogne. Pas question de relâcher l'effort ni de faire mine de céder sur quoi que ce soit. Le pantin doit obéir. Devenir ce qu'on veut en faire et faire ce qu'on lui dit. Un point c'est tout !

Mais Pinocchio ne l'entend pas de cette oreille ! Et, à peine est-il ébauché, qu'il manifeste facétieusement son existence : « *Quoique la bouche ne soit pas encore terminée, il commence à rire et à se moquer de Geppetto.* » Geppetto tente alors de lui imposer le silence. Pas question de se laisser faire par une marionnette même pas finie ! Comment pourrait-elle avoir quelque chose à dire, et même à penser ? D'ailleurs, ce n'est encore qu'une vulgaire bûche mal dégrossie. Dans quelques temps, une fois que sa fabrication sera terminée et que son père pourra en tirer les ficelles, Pinocchio, alors, aura le droit de s'exprimer. Comme tous les petits garçons bien élevés ! Mais, là, quand même, c'en est trop, et trop tôt ! Les enfants doivent attendre que les adultes les autorisent à parler, à dire qu'ils ont mal ou peur, envie de rire ou de pleurer. Décemment, on ne peut pas les laisser s'exprimer ainsi, spontanément et à notre insu : cela nous déstabilise dans notre travail d'éducateur, et, même, nous fait perdre tous nos repères !

C'est qu'il y a des pré-a-la-bles : il faut que l'enfant ait appris à expliquer son point de vue sagement, qu'il maîtrise le langage des « grands » et accepte de se comporter selon les règles de la bonne société ! Où irions-nous si nous laissons les enfants s'exprimer avant que nous leur en donnions l'autorisation, avant que nous ayons contrôlé qu'ils sont capables de la faire raisonnablement, avant que nous leur ayons décerné le « permis de se conduire » ? Et Geppetto s'entête. Il se bouche les oreilles et poursuit minutieusement sa tâche... jusqu'à ce que Pinocchio, contre toute attente et toute convenance, « *s'arrête de rire mais tire une langue démesurée* ». « *A ce geste insolent et moqueur, Geppetto devint tout triste et mélancolique comme il ne l'avait jamais été de sa vie, et, se tournant vers Pinocchio, il lui dit :*

- *Diable d'enfant ! Tu n'es même pas terminé et, déjà, tu manques de respect à ton père ! Ce n'est pas bien, mon garçon, ce n'est pas bien ! Et il essuya une larme. »*

Gageons que Geppetto a vraiment de la peine : il faisait de son mieux. Il mettait tout son cœur pour que Pinocchio soit une marionnette parfaitement réussie. Qu'elle ne dise pas n'importe quoi et lui fasse honneur. Qu'elle évite ces approximations et ces erreurs de jeunesse qu'on traîne ensuite toute sa vie. Geppetto est un « bon père » : il veut un « être achevé » avant de vouloir un « être complet ». Il veut que son pantin de fils soit « bien élevé ». Comme chacun de nous, avec nos enfants et nos élèves... Et c'est normal, bien sûr !

Mais l'enfant désarçonne notre bienveillance conformiste. Parce que, de toutes façons, avant même d'être élevé et, *a fortiori*, bien élevé, il est toujours déjà-

là. Cela ne signifie pas que nous sommes condamnés à contempler passivement son émergence, son éveil ou son « épanouissement », mais cela signifie que nous devons « *faire avec* » cette chose étrange, ce bout de vivant imprévisible qui nous arrive, que nous avons un moment « dans les bras », avant, bien vite, de l'avoir « sur les bras ».

Entrer dans le langage avec l'enfant

« Faire avec », c'est d'abord l'entendre. Ne pas se boucher les oreilles en disant que « ça lui passera » et que, de toutes façons, il est trop jeune pour que ça ait la moindre signification ou importance. Mais l'entendre ne veut pas dire nécessairement l'approuver, ni, *a fortiori*, s'épancher, le plaindre à satiété, voire en rajouter à l'infini dans la lamentation. Les enfants ne goûtent guère ces excès qui, au prétexte de notre affection, les enveloppent de compassion jusqu'à les étouffer : les jérémiades et les pleurnicheries sont affaires d'adultes qui confondent l'enfance et l'infantile, dissolvent toute authenticité dans l'exhibition, et, finalement, rapetissent leurs fils et leurs filles pour s'en faire des jouets.

C'est pourquoi « entendre l'enfant » quand il dit « Aie ! » est tout à fait autre chose. C'est d'abord lui faire savoir qu'on l'entend. En l'écoutant, tout simplement ! La chose est d'une extrême banalité et d'une extrême exigence à la fois : car faire savoir à l'autre qu'on l'entend, c'est d'abord consentir à l'écouter. C'est le reconnaître par l'attention qu'on lui porte. C'est créer, par notre présence attentive, cette aspiration, cette attente, cette possibilité d'une expression qui ne préexiste pas tout à fait à notre interlocution mais va venir s'inscrire, petit à petit, dans l'espace que nous acceptons d'ouvrir en nous pour l'autre. Entendre la peur de l'enfant, c'est entendre que l'enfant a peur : c'est l'autoriser à dire « j'ai peur ». L'autoriser, c'est à dire le rendre auteur.

Entendre l'enfant, c'est donc, indissociablement, lui apprendre à parler. Etre attentif à ce qu'il esquisse et l'aider à le formaliser. L'écouter, reformuler, répéter, répondre, écouter à nouveau, reformuler encore, reprendre le dialogue plus tard, tout à l'heure, quand l'excitation sera tombée, patiemment... Entendre l'enfant, c'est engager une interlocution où, petit à petit, le langage articulé émerge des borborygmes. C'est partager cette jouissance du petit homme qui, tout à coup, dit et comprend à la fois. Quand il trouve le mot, l'expression, la phrase, le trait, le dessin qui expriment miraculeusement « ce qu'il veut dire »... Non que « ce qu'il veut dire » préexiste à ce qu'il dit, mais parce qu'il y a, dans l'émergence d'un sujet, des moments privilégiés où le langage devient le contemporain de ses émotions. Les mots disent alors ce qu'on ne pouvait pas vivre parce qu'on ne pouvait pas le dire. Et l'on se met à vivre plus fort, plus vrai. Le langage est accès à la vie intérieure. Il y dessine « la carte du moi » dans le territoire encore chaotique du psychisme en construction.

Et ce langage, pour émerger, a besoin de l'interlocution d'un adulte. D'une interlocution sérieuse, bien loin des mignardises qu'on échange avec les premiers balbutiements, quand il faudrait, tout au contraire, *parler tout simplement*. Mais trop de grandes personnes croient qu'il faut attendre que les enfants sachent parler pour leur parler ! C'est pourquoi beaucoup d'enfants n'apprennent pas vraiment à parler : il accèdent, vaille que vaille, au cri, à l'injonction, au caprice, à l'insulte, à la plainte... mais pas à la parole ! Et de leurs peurs, comme de leurs joies, ils ne parviennent pas

à parler avec quiconque. Ils s'y enferment. Les choses s'incrument en eux sans entrer en résonance avec d'autres, sans qu'ils puissent vivre ce qu'ils vivent comme l'expression partagée de « l'humaine condition ». Sans que leur intimité se relie à d'autres intimités dans ce qu'il faut bien nommer *la culture*.

La culture, pour relier l'intime et l'universel

Car l'enfant, pour sortir de son narcissisme, pour éviter le solipsisme et « faire société », a besoin d'entrer dans la culture. Et la culture, c'est, d'abord, tout simplement, le symbolique : la possibilité de nommer les choses qu'on ne voit plus ou qu'on ne voit pas. Chacun sait que, tout petit, l'enfant croit que la balle qui roule sous le canapé n'existe plus, puisqu'il ne la voit plus ! A cet égard, d'ailleurs, il est bien des adultes qui retombent souvent dans l'infantile : dès qu'on sort de leur champ de vision, on n'existe plus ! Par le symbolique, en revanche, les choses et les êtres demeurent en nous au-delà de leur perception immédiate. C'est ce qui nous permet de les penser et d'y penser, de nous raconter des histoires et de nous projeter dans l'avenir, d'imaginer le retour des êtres aimés et les aventures qu'on pourrait vivre ensemble, de rêver au repas qui arrive ou à la maison qu'on voudrait construire, de faire des mathématiques et de l'histoire, du jardinage ou de la philosophie... Le symbolique, c'est ce qui ouvre la possibilité de toute combinatoire mentale. Ce qui permet de ne pas être collé à l'instant ni assujéti à la perception ou à l'émotion qui nous submergent. C'est ce qui permet d'appivoiser le monde et d'y introduire un peu de douceur.

Car la douceur manque à l'immédiat. La peur, ainsi, assaille toujours trop brutalement. Elle nous laisse saisis, plantés là, tremblants ou paralysés, incapables de l'assimiler, interdits de métabolisme. Le symbolique, au contraire, permet de l'attraper, de la rouler en boule, de la scruter un moment, de la nommer, de la qualifier : « vilaine... petite... violente... mesquine... piquante... effrayante... angoissante... complice... timide... » Et, voilà que la peur n'est plus tout à fait une étrangère : « Même pas peur, la peur ! » pour qui ne se contente pas de se laisser envahir mais s'efforce au symbolique. « *Elle est comment ta peur ? De quelle couleur ? De quelle forme ? Et si tu la dessinais ? Et si c'était ?* » Oui : « Et si c'était ? » Voilà la question qui tue – ou presque ! – la peur. La question qui nous emmène vers l'un des enjeux majeurs de l'éducation : nourrir l'enfant de formes symboliques, de personnages extraordinaires, de situations fantastiques... bref de modèles archétypaux dans lesquels il pourra puiser pour reconnaître et exprimer sa propre peur, en faire même un moyen de son développement, une occasion de se libérer de tout ce qui entrave sa créativité.

Pourquoi faut-il raconter, encore et toujours, *Le Petit Poucet* aux enfants ? Parce que *Le Petit Poucet*, ça marche toujours ? Et pourquoi, cela marche-t-il toujours ? Parce que l'enfant y trouve l'écho de ses peurs les plus intimes, de celles qu'il n'oserait pas, qu'il ne saurait pas, qu'il ne voudrait pas avouer à quiconque. La peur d'être abandonné par ses parents et celle – plus terrible encore – d'être mangé par l'ogre, cet être qui, à force de vous aimer et de vous serrer fort dans ses bras, vous étouffe et vous dévore irrémédiablement. Qu'y a-t-il de plus terrible pour un enfant que d'être pris ainsi entre deux terreurs symétriques ? La disparition de toute affection et l'affection mortifère sont aussi destructrices l'une que l'autre. L'abandon le voue à la mort certaine tout autant que la possession totale. Que ses parents le perdent en forêt ou que leur amour tue en lui la moindre possibilité de liberté, de

toutes façons il n'en reviendra pas. Or, il ne peut vraiment s'imaginer ni l'une ni l'autre de ces deux situations. Et, pourtant, l'une et l'autre sont là, prêtes à affleurer, à engendrer, contre toute attente, un mouvement de panique incontrôlé. Prêtes à nourrir des angoisses à n'en plus finir, à alimenter des névroses insensées, à tuer en lui tout espoir de bonheur.

Alors, bien sûr, on pourrait interroger Sarah, Ahmed, José ou Emma, à la garderie ou à l'école, et leur demander : « *Tu n'as pas peur que tes parents ne viennent pas te chercher ce soir ou t'abandonnent, quand vous partez en vacances, sur le bord de l'autoroute pour rester seuls avec ton frère ?* » Ou encore : « *Le soir, quand ton papa ou ta maman te serrent si fort dans leurs bras, tu n'as pas peur qu'à force de te serrer ils t'étouffent et te tuent ?* » Ou, plus explicitement encore : « *Tu sais les gens qui t'aiment voudraient bien t'avoir à eux tout entier ; ils ne sont pas contents quand tu pars ou quand tu fais quelque chose qu'ils n'ont pas prévu ! Tu devrais te méfier ! Ceux qui prétendent t'aimer le plus ne te veulent pas forcément du bien !* » Mais ce n'est pas ainsi que l'on reconnaît et que l'on apprivoise ses peurs. On les approche, en revanche, avec infiniment plus de douceur, quand on peut les rencontrer dans un récit qui, tout en nous racontant des histoires lointaines, nous parle aussi de nous... Mais en nous laissant le temps et la possibilité de nous impliquer progressivement, par petites touches, dans des situations qu'on découvre grâce à eux. Car les récits ont cet immense avantage de pouvoir être appréhendés à différents niveaux de profondeur et de complexité : en totale extériorité, en légère tangence ou en s'identifiant plus ou moins fortement avec les personnages.

Parce que, dans les récits, ce n'est pas un proche qui parle et qu'on pourrait soupçonner de vouloir nous faire la leçon de manière trop directement intéressée, on les écoute avec cette attention un peu flottante qui permet de résonner à ce qu'ils disent sans se sentir, pour autant, agressé. Les récits sont de véritables cadeaux, les plus beaux cadeaux qu'on puisse offrir aux enfants : ils leur parlent d'eux sans les violer dans leur intimité. Ils les relient, à travers les âges et au-delà des histoires singulières de chacune et de chacun, à la communauté des humains dans ce qu'elle a de plus universel.

Dépasser la peur d'apprendre

L'entrée dans la culture n'est chose simple pour personne. Car la culture, sous ses formes les plus élaborées – celles des « œuvres » qui témoignent au plus près du plus juste de « l'humaine condition » –, requiert toujours un apprentissage. Elle nécessite que l'on accepte de quitter la chaleur enveloppante des certitudes du moment pour affronter l'inconnu. Elle impose que l'on sache se laisser « altérer » par un propos, un objet d'art, une histoire, une explication ou un système qui nous sont étrangers et vont nous permettre de nous exhausser au-dessus des sensations, des représentations, des habitudes qui constituaient pour nous une véritable sécurité psychique.

Plus simplement et radicalement encore, tout apprentissage met le sujet devant un impératif paradoxal : « *Il faut faire ce qu'on ne sait pas encore faire pour apprendre à le faire* » ! Car, que ce soit pour apprendre à marcher ou à parler, quand on décide de lire un livre seul pour la première fois ou de réciter un poème devant sa classe, au moment où l'on s'engage dans un problème de mathématiques radicalement nouveau ou quand on tente un exercice physique complètement

inédit... on est toujours placé devant la même difficulté : on ne sait pas faire puisqu'on n'a jamais fait ! Et, pourtant, il faut bien tenter de faire quand même, sinon on ne saura jamais faire ! Quoiqu'on veuille apprendre, il faut, à un moment ou à un autre, se jeter à l'eau. Il faut s'engager, quitte à tâtonner. Il faut tenter, sans la moindre certitude d'y parvenir. Il faut commencer, sans savoir si l'on va y arriver. « *Pour commencer, il faut simplement commencer*, explique Vladimir Jankélévitch. *Car on n'apprend pas à commencer. Pour commencer, il faut simplement du courage.* »

Du courage, sans aucun doute ! Qui n'en a pas éprouvé la nécessité le jour de sa première déclaration d'amour ou de son premier envol en parapente ? Ou, plus trivialement, face à une feuille blanche, quand il faut rédiger un petit texte tout simple et qu'on se trouve toutes les excuses du monde pour surseoir à cette écriture. Ou, encore plus banalement, devant chaque nouveau départ en chaque nouvelle entrée : départ de la famille et entrée dans l'école, départ de la maison et entrée dans un groupe d'inconnus, départ du monde de l'oral et entrée dans le monde de l'écrit, départ de l'univers du jeu et entrée dans celui du « vrai travail », départ de ses études en entrée dans une profession... Il y a toujours là une forme de peur consubstantielle à toute activité nouvelle. Une peur que ressent l'enfant, au quotidien, chaque fois qu'il est mis devant cette nécessité de « faire ce qu'il ne sait pas faire pour apprendre à le faire ».

Et, parce qu'il n'est pas un être achevé, parce qu'il est en cours de construction et encore infiniment fragile, l'enfant a besoin d'être accompagné pour pouvoir faire face à cette peur. Pour éviter la panique, les jambes qui tremblent et ne le portent plus, le désir irrépressible de faire marche arrière, la tentation de se replier sur lui-même, de retourner « dans son trou » et de n'en plus sortir. Pour éviter tout cela, l'enfant a besoin d'être accompagné : sécurisé et autorisé à la fois.

Pour surmonter sa peur d'apprendre, il faut, en effet, savoir – avec cette intime conviction qui donne la force de dépasser toutes ses inhibitions – qu'on habite, pour le moment du moins, un « espace hors menaces ». Il faut être convaincu que l'on a le droit de tâtonner, de se tromper et, même, d'échouer. Que personne ne viendra alors se moquer de vous. Vous stigmatiser, vous enfermer à jamais dans une tentative avortée. Que nul – ni un de vos camarades, ni vos parents, ni vos professeurs – ne va vous étiqueter et vous assimiler pour toujours à ce qui n'est qu'une étape dans un long processus d'apprentissage, jamais véritablement terminé... Et puis, il faut aussi que l'éducateur soit là pour permettre à celui qui apprend de « prendre des risques » sans « se mettre en danger » : « prendre des risques », car le risque est inhérent à toute activité d'apprentissage, par définition imprévisible, mais sans « se mettre en danger » et compromettre, d'une manière ou d'une autre, son intégrité physique ou psychologique. Construire autour de l'enfant des « espace hors menaces », c'est ainsi lui permettre d'appivoiser la peur qui le tenaille chaque fois qu'il côtoie un futur possible mais imprévisible. C'est, en réalité, lui permettre de grandir et, petit à petit, comme le disait Pestalozzi, de « se faire œuvre de lui-même ».

Mais il ne suffit pas de sécuriser, il faut aussi autoriser : on ne se jette pas seulement dans le vide parce qu'on est certain d'être assuré et de ne pas y laisser sa peau : il faut aussi qu'un être vous y invite et que son regard vous donne la confiance que nul ne peut totalement trouver en soi. C'est pourquoi l'enfant ne peut vraiment se développer que si le regard d'un adulte lui communique la conviction qu'apprendre et grandir, même si cela lui fait peur, « ça vaut la peine » ! Ça vaut la peine parce que

cela promet des satisfactions et des joies insoupçonnées. Ca vaut la peine parce que la liberté peut parfois se conjuguer avec le bonheur. Ca vaut la peine parce qu'on peut ainsi trouver du sens à sa présence dans le monde et même, peut-être, prolonger et embellir le monde.

En réalité, la peur légitime de l'enfant appelle la responsabilité de l'adulte. Pour qu'il soit là. Qu'il incarne le désirable et le possible. Qu'il communique sa conviction que rien n'est fatal et que le meilleur reste à l'horizon... Responsabilité difficile à assumer dans une société qui ringardise l'optimisme et cultive l'esthétisme de la désespérance. Mais responsabilité essentielle de l'éducateur que nous devons être ou dévenir plus que jamais. Pour accueillir l'enfance et ne pas insulter l'avenir. Pour ne pas enfermer à jamais nos enfants dans leurs peurs. En leur imposant la nôtre.

-oOo-

De quoi les enfants ont-ils peur finalement ? Comme nous, au fond : de la solitude. Car il n'y a pas d'autre raison d'avoir peur. La solitude est la matrice de toutes les peurs. Peur du silence et peur du vide. Peur du bruit et de la foule. Peur d'être en trop, en butte à la moquerie des autres. Peur de leur indifférence et peur de leur violence. Peur de ne pas être à la hauteur de leur attente. Peur de rater la marche ou l'occasion. Peur du ridicule et peur de l'échec... Peur d'être perdu dans un monde à jamais étranger. Renvoyé à l'angoisse primitive du premier homme, sans repère ni carte. Sans mot pour dire les choses ni visage où poser son regard. Sans sourire ni caresse. Peur d'avant l'humain. D'avant la rencontre décisive avec « mon semblable, mon frère ».

Enfant et adulte, nous restons tenaillés par la peur. C'est notre faiblesse et le signe de notre humanité. La marque de notre finitude et ce qui nous protège de la suffisance. Il faut avoir peur de quiconque prétendrait n'avoir jamais peur. Car il serait délibérément à l'écart de « l'humaine condition ». Nous avons besoin de partager nos peurs. Pour grandir. Pour vivre. Pour habiter ensemble un monde à hauteur d'homme.

Philippe Meirieu
Professeur à l'université LUMIERE-Lyon 2